

Los Angeles, ville « bigger than life »

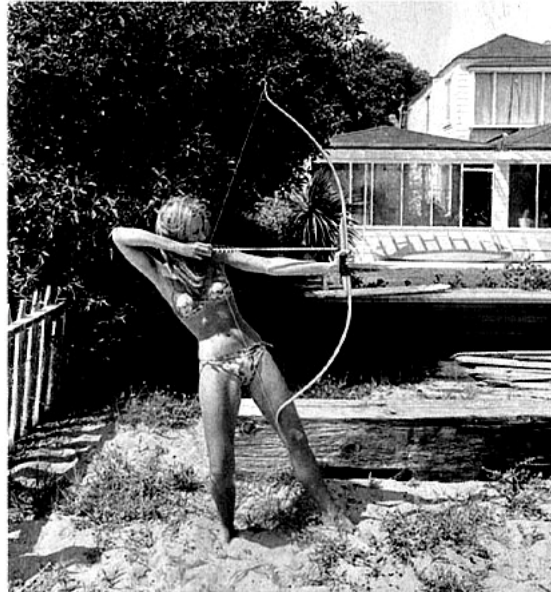
PHOTOGRAPHIE Du western des pionniers au glamour de « Lost Highway », la Cité des anges fait l'histoire de l'Amérique. Taschen raconte cette ascension en 500 images chocs et très souvent inédites.

VALÉRIE DUPONCHELLE

Metropolis n'est pas né à Babelsberg, sous le ciel gris de Potsdam, mais le long du Pacifique, sous le soleil conquérant de la Californie. Son nom de scène est Hollywood, comme les fameuses lettres géantes plantées sur les collines, en 1923, pour promouvoir « Hollywoodland », projet immobilier de Harry Chandler, propriétaire du *L. A. Times*. Los Angeles, c'est une ville « bigger than life » comme tous les héros nés sur grand écran qui ne meurent pas dans le fondu au noir. On y voyage par l'image.

Los Angeles, c'est un personnage à part entière dans une cascade de films, de la villa sinistre de Gloria Swanson dans *Sunset Boulevard* aux collines de *Heat* où se nichent les gangsters de Michael Mann en passant par la nuit de *Lost Highway*, cruel envers du décor et parabole sur l'enfer selon David Lynch. Tous les clichés sont vrais, même le crime sadique qui inspira *Le Dahlia noir* à James Ellroy et à De Palma. Ils apparaissent comme des témoins à charge, revus par David LaChapelle et Helmut Newton, dans ce petit monument photographique signé Taschen. À eux tous, ils recréent le puzzle d'un mythe ouvert sur les vagues, appelé Cité des anges.

Le bleu azur est en page de garde de ce livre, gros comme les tables de la loi brandies par Moïse, alias Charlton Heston, dans *Les Dix Commandements*, film épique de Cecil B. De Mille de 1955. Un bleu piscine. Comme celle, invraisemblable, de Rita Aarons, sage épouse, crantée à la Joan Fontaine, du photographe Slim Aarons, qui nage et ramasse les boules flottantes du sapin de Noël immense planté au milieu du bassin (1955). Comme celle, kitsch et glamour, où la pin-up Jayne Mansfield flotte, en bikini blanc bien rempli, parmi un essaim de bouteilles pimpantes à son



Jane Fonda devant l'objectif de Dennis Hopper à Malibu, en 1965.

DENNIS HOPPER / TASCHEN

effigie (Allan Grant, 1958). Comme celle, design et moderniste, du musicien Terry Gibbs qui reçoit ses invités impeccables en 1960 devant l'objectif de William Claxton. Comme celle du plus Américain des Anglais, le peintre David Hockney, qui rend hommage en 1982 à la piscine mythique de l'hôtel Hollywood Roosevelt par une mosaïque de Polaroid, à l'oisiveté suave et faussement simple.

Démonstration en couleurs du rêve américain

Un bleu 5 étoiles, comme le paradis à portée de main, comme ces villas au luxe insensé où les jardins tropicaux ont l'air taillés au ciseau à ongles, ces stations à essence qui rappellent le peintre concep-

tuel Ed Ruscha, et ces cinémas à néons étincelants qui hantent les films noirs. Il fait oublier la dureté des années pionnières et des âpres chantiers de cette ultime conquête de l'Ouest (un ouvrier agricole basané, seul sous le soleil dur, avec des clayettes à sécher le raisin, photo anonyme vers 1895). Il éclipse la menace d'apocalypse et de « The Big One », tremblement de terre qui s'annonce par à-coups (Ed Fox photographie, le 17 juillet 1994, le pont brisé par celui de Northridge d'une magnitude de 6,7, causant 72 morts, 9 000 blessés et 20 millions de dollars de dégâts). Fin du monde qu'imagina Jack London dans *La Peste écarlate* et qui inspira le cinéma, de John Carpenter (*Los Angeles 2013*, en 1996) à tous les scénarios

catastrophe.

Un bleu vacances, qui est la démonstration en couleurs du rêve américain, celui qui fait naître des jardins tout près du désert, la ville où il n'y a rien d'autre à faire que travailler, conduire et rêver. Ou tirer à l'arc dans sa maison en plage de Malibu en 1965, comme Jane Fonda, fille d'une star de Hollywood et amazone africain par *La Ronde* de Vadim, devant l'objectif de Dennis Hopper, dont la maison de Topanga Canyon est truffée de pop art, bien avant *Easy Rider* (1969). Un bleu synonyme de villégiature, de bronzage et de photogénie en Technicolor, comme les yeux de Cameron Diaz, de Russell Crowe, le flic casseur du *L. A. Confidential* de Curtis Hanson, ou de Woody Harrelson, le pornographe libertaire de *Larry Flint* vu par Milos Forman, en 1997.

Il fait passer au second plan la lutte des classes, les émeutes sociales ou raciales en cette terre jadis colonie espagnole, puis mexicaine (Eli Reed photographie des membres de Nation of Islam parmi les ruines, après les émeutes nées du tabassage de Rodney King, en 1992). Los Angeles, Cité des anges, recycle tout. Faits divers, amours illicites, manie du sport et corps bodybuildés. Et en fait des films gonflés d'optimisme qui savent rafler les Oscars et la mise. ■